

Philip Andelys

008 : opération Ko Lanta

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-9589-8

© Philip Andelys

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Ils envoient leur conscience au bordel et tiennent les apparences en règle » Montaigne, *Les essais*, Sur des vers de Virgile. L3 Chap. V.

« Trop de douceur finit toujours par agacer les épines » Philip Andelys, *Propos malencontreux*.

1

Je me découvris ce jour-là, la veille de mes soixante ans, dans la glace de la salle de bain. Je dis bien que je me découvris car ce fut pour moi une découverte, une véritable trouvaille. Comme si j'avais en face de moi une chose étrange, insolite, une chose surprenante. Comme lorsqu'au grenier, un beau jour, j'étais tombé par hasard, derrière des cartons poussiéreux, sur cette forme rabougrie, plissée et rigide, et qui, après de longues semaines d'expertise, s'avéra être le cadavre d'un petit chat décapité, tout sec, recroquevillé dans sa peau de carton. Décapité...qui avait bien pu lui ôter la tête, m'étais-je demandé alors ? Moi je n'étais pas décapité, je la voyais bien ma tronche en face qui semblait m'interpeller gravement pleine de reproches. Je posai le rasoir et me mis à me fixer avec cette curiosité morbide d'un médecin légiste disséquant méticuleusement les entrailles d'un moribond.

J'étais abasourdi, incrédule, déconfit. Qui avait pu faire pareille chose ? Je regardais de près, de plus près encore, sous tous les angles, jouant aussi avec les éclairages et le faisceau puissant de mon portable que je braquais délibérément sur tous les plis, replis et contreplis. De trop près ces bouts de moi étaient parfaitement répugnants, indignes : mon crâne clairsemé, mon front fripé, mes yeux pochés et mes joues qui, sensiblement, étaient devenues des bajoues mollasses et avachies. J'étais parcheminé et pendouillant. Une véritable déroute dermatologique.

Telle était la réalité que me renvoyait ce miroir irrévérencieux et insultant. Effet d'optique me dis-je alors. C'est comme toutes ces bestioles magnifiques qui volètent dans les prairies d'été : les papillons et autres libellules. Ne

sont-elles pas belles dans la délicatesse de leurs ailes fragiles et chamarrées ? Mais à la loupe, de près, ce sont des monstres : d'énormes yeux à facettes avec des mandibules démesurées, le tout monté sur des plaques articulées couvertes de gros poils. Un véritable cauchemar. Alors je m'éloignais et la distance, effectivement, semblait me redonner apparence humaine, un semblant d'apparence, dirais-je. Mais cette fausse assurance disparut définitivement quand l'éloignement dévoila tout mon corps nu. Perché sur un tabouret, à un mètre d'altitude, l'effroi me fit tressaillir. Un étranger était planté là en face de moi agglutiné dans ses masses gélatineuses. Deux petits seins hideux surplombaient une bedaine ballonnée qui étouffait en son centre un nombril noirci et caverneux. Ce tablier graisseux descendait sur mon sexe qui ressemblait à un petit poulpe mort, comme on en voit en Grèce, suspendu à la devanture des restaurants. J'avais les testicules qui faisaient de la balançoire entre mes jambes potelées. De dépit, de rage, je le pris à pleine main et le secouai violemment, comme on essaie de faire revenir à la vie un noyé échoué sur la grève. Je m'acharnais comme un détraqué sur ce céphalopode mort quand ma femme Grâce, fit irruption.

- Que se passe-t-il Charlie ?

Je lâchais le petit cadavre mou comme un garnement laisse retomber dans le bocal les friandises qu'il s'apprêtait à chaparder à l'épicière.

- Hum... bafouillais-je maladroitement. Je me palpais dis-je en reprenant le haut de la cuisse.

Elle s'approcha. Je montrais le creux de l'aine.

- Là tu vois, là, tu sens ? J'ai une grosseur, une sorte de boule.

Elle semblait gênée par cet accès d'impudeur et détourna le regard de mon sexe. Elle tendit le bras. Je pris son doigt, elle se laissa guider puis me fixa dans les yeux.

- Non je sens rien.

J'insistais en augmentant la pression.

- C'est ici, là, tu sens pas la grosseur ?

- Non, non Charlie, désolée, je ne sens rien. Elle retira sa main brusquement.

- Fais attention chéri sur ce tabouret, c'est dangereux, ne va pas tomber ici sur le carrelage.

Elle me tendit la main pour m'aider à descendre.

- Si tu as un doute va voir Jean-Paul, il te rassurera.

Jean-Paul était notre médecin de famille depuis plus de trente ans.

- Oui tu as raison, je vais prendre rendez-vous.

Elle s'en alla. Je lançai un dernier regard froid et menaçant à ce reflet hideux. Puis, pour en avoir le cœur net, je levais une dernière fois les bras pour bander mes restes de biceps. Je me tournais de dos, de trois-quarts, de profil, je remontais sur le tabouret, sur un pied, en flexion, je repalpais mon sexe, tapotais mes fesses, tordais mes chairs, tirais sur tout ce gras. Le résultat fut sans appel, j'étais déchu, décrépi, défraîchi, tous mes attributs – et ils étaient nombreux – avaient croulé. Le vieillissement, cette terrible loi d'airain, et la gravité, cette autre loi funeste, s'étaient associés pour mieux me réduire, pour mieux m'affaïsser. Je me mis à détester Newton et tous ces abrutis qui, au nom de la science, nous font découvrir des choses insensées qui nous avilissent et nous rabaissent. La chute des corps, je t'en foutrais moi de la chute des corps. La chute de mes burnes plutôt.

Devant toute cette dégringolade, je fis couler l'eau froide suffisamment et aspergeais frénétiquement mon sexe. J'avais lu ça quelque part. Une recette de grand-mère que les femmes utilisent contre les descentes d'organes en tout genre, les seins notamment. Je devais à tout prix le retonifier, pour qu'il retrouve sa tenue, sa stature, son rang et sa superbe. Mais, sous ce froid polaire, ce pleutre, ce lâche, ce dégonflé, disparut complètement dans sa petite touffe ébouriffée tel un escargot apeuré au fond de sa coquille. Je ne le voyais plus, je ne le sentais plus, je n'arrivais même plus à le saisir. J'étais là au plus bas. Je m'assis sur le tabouret, posai ma tête dans le creux de mes mains et, redressant doucement le front, me mis à pousser un hurlement effroyable. Je venais de capituler.

Ouf, Grâce ne m'avait pas entendu en bas. Je remballais le tout et descendis au salon.

- Alors cette grosseur chéri ?
- Figure-toi que je ne la sens plus, j'ai beau palper, je ne la trouve plus.
- Je pensais à ma bite qui avait disparu.
- Oui, tu vois c'est rien, on se fait des idées parfois.

« Des idées, des idées », en avait-elle encore dans sa petite tête calfeutrée ? C'est la question que se posait Charlie Champlain manager à la Générale de Sanitaire SA. S'en faisait-elle des idées, elle, sur ce qu'elle était devenue ? Sur sa retraite ? Sur ses enfants ? Sur sa relation avec son mari ?

Charlie s'avança dans la cuisine ouverte sur le salon. Il prit une bière et s'assit. De loin, il regardait sa femme posée sur le canapé. Depuis quelque temps, quand il rentrait du boulot vers 19h, il exécutait toujours ce même rituel. Il

sirotait sa bière et regardait sa femme. Il la scrutait longuement comme s'il faisait un bilan. Inconsciemment il faisait le bilan comptable d'une vie. Les gains, les pertes et le solde. Qu'était-il ce solde ? Que restait-il de cette vie qu'il estimait avoir accomplie au deux-tiers ?

Il hésitait quant au solde. Positif, nul, négatif ? En se remémorant les décennies passées il cherchait le positif. Oui, c'est vrai y'avait des éléments, on ne pouvait le nier : la maison, ce beau pavillon de banlieue gazonné devant-drière avec rampe d'accès au garage en sous-sol ; les trois enfants, tous bien éduqués et titrés des meilleures universités parisiennes et sa femme Grâce, gracieuse, affable, bienveillante, parfois timorée, presque timide, mais toujours irréprochable. Oui, irréprochable. Et le boulot, manager à la Générale de Sanitaire. Oui, effectivement, un métier. Mais, en passant les yeux par la fenêtre, il se demandait si tout ça pouvait véritablement faire du positif. En regardant son voisin Michel, descendre les courses de sa bagnole, il se disait bof, oui, c'est comme ça, j'ai fait ma vie comme tout le monde, comme on fait les courses, toujours la même liste dans les mêmes rayons : les études, le mariage, le boulot, les gosses...et après ? Et après il y a l'arrêt, comme Grâce qui était déjà à l'arrêt, à la retraite. Et après ? Et après y'a la fin. Le trou. Non, pas positif le bilan se disait Charlie en reposant les yeux sur sa femme. Et elle ? Elle ? Eh bien elle, rien. Elle a fait le boulot, pas plus. Nous avons fait du « comme si » tous les deux, du fonctionnel, une simple sexualité de reproduction en somme, pour donner suite à nos gènes. Rien de plus.

Et le plaisir dans tout ça ? La complicité, la fantaisie, l'envie, la passion, la fureur même ? La vie merde, la vraie vie ? Non, pas chez nous, ça se fait pas chez nous. Le tour

du monde en voilier par le Pacifique, la Laponie à traîneau, le Mont-Blanc en peaux de phoque...non. Rien. Il la fixait presque méchamment maintenant quand il la voyait courbée sur ses aiguilles à tricoter en train de se mater une série débile sur sa tablette. S'envoyer en l'air entre deux bagnoles en revenant du marché à la Havane ou à Rio ? Lui infligea-t-il par la pensée. Non. Rien. Grâce n'avait pas produit l'étincelle, celle qui fout le feu à ta vie, qui l'embrase, la volcanise, la calcine complètement pour te laisser rompu, éreinté, lessivé, mais heureux. Elle n'avait jamais eu ni briquet ni allumettes. Faut dire que Grâce avait été toute sa vie bibliothécaire au collège des Charmilles et le papier, elle ne le savait que trop, ça brûle, faut pas jouer avec les allumettes.

Bilan négatif donc. Une moue s'insinua sur les lèvres de Charlie Champlain alors qu'il terminait sa bière. La main dans sa poche droite, il se palpait cherchant à tout hasard le retour d'un brin de virilité. Mais Rien. Rien sur quoi il aurait pu fonder un quelconque espoir.

Il posa sa bière et se leva.

- je vais quand même prendre rendez-vous avec Jean Paul. Je veux en avoir le cœur net de cette histoire.

J'étais à nouveau nu. Jean-Paul en faisait le tour. Parfois il me palpait, il soupesait, mesurait, au passage je lui tirais la langue, il fit aussi mon blanc d'œil.

Il s'éloignait, réfléchissait, me prit en photo avec son portable sous plusieurs angles, me fit marcher jusqu'au mur, aller-retour. Il me scrutait. Fléchis et remonte qu'il me dit. Refais-le les bras tendus. Dix fois. Il posa son stéthoscope sous mon sein gauche et regarda sa montre. Combien de pompes tu pourrais me faire ? Des pompes ? Des vraies avec flexion complète ? J'en sais rien, deux, trois. Il me fit monter sur la balance puis calcula mon IMC, l'indice de masse corporelle. Avec une sorte de pince il m'accrocha le gras du bide. Il fit la moue. Il nota le chiffre sur un bout de papier qu'il reposa sur son bureau.

Écarte, m'intima-t-il sur un ton brusque qui me fit sursauter. Il était en face de moi, presque contre moi, ses yeux dans les miens. C'est où ton truc, ta boule ? A gauche dans le creux. Là ? Un peu plus bas. Là ? Oui c'est là que je l'avais sentie l'autre jour. Avec son majeur il palpait en enfonçant légèrement en changeant de zone, tout en me fixant à nouveau. Je sentais les relents fétides de son gosier. Il restait rivé à mes pupilles, l'air grave. La chose était troublante, vite insupportable, je détachais mon regard et levais les yeux au plafond. Je fus soudainement pris d'une espèce de doute. Jusqu'à ce jour je ne lui connaissais aucun penchant homosexuel, il était marié me disais-je pour me rassurer, il avait même des gosses. Mais aujourd'hui rien de tout ça ne tenait, le sexe était devenu un simple accessoire interchangeable qu'on se met le matin avant de partir au boulot, comme on prend une cravate à pois ou une mini-

jupe. Ok qu'il me fit. Tu as senti quelque chose ?
Demandais-je. Il ne me répondit pas.

Il se baissa devant moi et, comme pour confirmer une familiarité bienveillante, avec son majeur libéré brusquement en catapulte, il tapa sur mes bourses qui se balancèrent dans un mouvement oscillant et régulier. Il regarda ce mobile étonnant et, remontant son visage à mon niveau, me livra un sourire généreux assorti d'un clin d'œil complice. J'esquissai à peine un petit rictus en guise de réponse à cet acte déconcertant. Il replongea et, tel un bricoleur méticuleux, sortit un mètre enrouleur et fit une mesure.

Il prit une frontale et m'ausculta la gorge. Fais ha, dit-il. Haaaaa, encore, haaaa. Il me tapota la joue amicalement et me tendit son portable qu'il avait mis en torche. Il passa derrière moi et me demanda de me pencher vers l'avant. Je tressaillis. Il resta plusieurs minutes à regarder je ne sais quoi au plus profond de mon tréfonds. Ouvre la bouche et braque le faisceau dedans en faisant ha. Ébloui, je fermais les yeux alors que ma bouche expectorait un ha-a-a tremblotant. Ma crainte initiale réapparut. Je fis une longue grimace, pensant que sa charge bestiale allait être terrible. Instinctivement, je serrais les fesses. Relâche-toi, relax, détends-toi, me dit-il.

J'essayais de comprendre la logique de cette exploration. Je savais que de la bouche à l'anus il n'y avait qu'un seul tuyau, mais comment le faisceau pouvait-il être visible à l'autre bout avec tous ses détours et contours à l'intérieur ? La médecine est définitivement une science extraordinaire, pensais-je. Redresse-toi fit-il. Rhabille-toi. Je rouvris les yeux et fut soulagé quand il s'éloigna de moi en allant s'asseoir à son bureau.

Je le suivais du regard, qu'allait-il me dire ? La grosseur, c'était du pipo, je le savais, une pure invention de ma part. Alors pourquoi étais-je là en face de ce praticien qui avait plus d'embonpoint que moi ? Était-ce pour honorer le mensonge que j'avais fait à Grâce, pour éprouver sa sensibilité et sa compassion envers cette souffrance frauduleuse ? En vérité je ne le savais pas moi-même. Certes, j'aurais pu faire la révision des 60, comme j'avais fait celle des 55 avec tout son cortège de check-up et d'examens. Mais là, ce prétexte ne valait pas vraiment. J'étais là sans raison, comme parfois j'errais en ville le samedi, sans but, sans motivation, en faisant semblant de fureter à droite à gauche.

Il m'arrivait de passer par l'église, de m'agenouiller rapidement devant l'autel en quête d'un improbable signe du divin. En vain. Je ne voyais dans ce lieu sinistre et froid que le cortège funèbre de GOD, ce Grand Ordonnateur Démoniaque qui offrait sa main à la Mort avec son suaire et sa grande faux. Ils déambulaient sous mes yeux suivis des demoiselles d'horreur, toutes plus laides les unes que les autres. Ils se retournaient tous vers moi en ricanant : on t'attend Charlie, on t'attend, viens, viens. Et je voyais sous moi ma tombe grande ouverte qui me souriait. Saisi d'effroi je me relevais promptement et m'enfuyais en courant. J'entrai dans une boutique de fringues par une porte pour en sortir par une autre, pour tuer le temps, pour attendre l'apéro, la bière, le bifteck-frites et la télé.

Charlie Champlain était-il là sans raison, comme il semblait l'affirmer ? Était-il venu rendre visite à son ami Jean-Paul, sans aucun motif, puisqu'il savait que sa grosseur n'en était pas une ? Non. Il ne le savait pas mais Charlie

Champlain était là pour recevoir de la part de son médecin quelque chose, pas nécessairement de la médecine d'ailleurs. Car à vrai dire, question médecine, Jean-Paul n'avait pas toujours eu bonne réputation dans le quartier. Il était plutôt, négligent, goguenard, un brin vulgaire aussi. Non, les pathologies de Charlie, comme celles de la plupart des gens, n'en étaient pas. Il avait bien quelques petits signes cliniques : le gras, le bidon, la mollesse des tissus, mais assurément rien de sérieux. Que des bobos de vieux. Et qui oserait dire que la vieillesse est une maladie ? Personne. Il y a des vieux malades et des vieux bien mal-portants.

Non, sa véritable maladie était beaucoup plus pernicieuse, c'est celle qu'on a tous sans être malade. Cette sorte de vague à l'âme chronique qui ronge et qui sape. Il voulait seulement montrer à Jean-Paul cette souffrance sourde, lancinante, incurable. Il était tout simplement venu s'exhiber à son œil avisé pour que son âme docte et câline le prenne en charge, pour qu'elle l'aide à porter ce fardeau qui devenait de plus en plus lourd : ce sentiment morbide de vide, d'inutilité et d'insignifiance qui était en lui et qui s'accroissait jour après jour.

Car en vérité, la seule et vraie mission de Jean-Paul consistait à écouter les plaintes infinies de tout ce peuple misérable, de tous ces déshérités de l'existence qui, face au mystère, au hasard, à l'injustice, au mensonge, à la maladie, à la vieillesse et à la mort essayaient malgré tout de survivre en s'agitant.

Il faut bien le reconnaître, on passe notre vie à essayer de combler tous les jours, par des gesticulations et des élucubrations inutiles, la tombe que ce GOD - le Grand Ordonnateur Démoniaque de Charlie Champlain - a ouvert le jour de notre naissance. Mais elle reste obstinément

béante cette tombe et nous attend tous avec ses ricanements sordides. Et Charlie la voyait tous les jours cette tombe béante et il ne connaissait que trop ce GOD qui tramait nos vies à notre insu.

Bref, Charlie voulait que Jean-Paul l'écoute, qu'il le comprenne, il voulait qu'il l'aime, comme votre chien que vous caressez vous aime en remuant la queue. Rien de plus. Et Jean-Paul ne le savait que trop, c'est d'ailleurs comme ça qu'il concevait son métier. Il allait laisser parler le souffreteux, l'écouter et lui donner, comme il se doit, toutes les réponses, tous les remèdes. Car le remède n'est là, tel une relique, que pour matérialiser la présence de ce dieu hypocritique qui gouverne la santé de tous. Il suffit de croire en lui. Il suffit de croire au miracle.

Comme à l'accoutumée Jean-Paul allait mettre en place sans vergogne une bonne séance de blabla, complètement indolore pour son patient puisque totalement prise en charge par la Sécu. Charlie le savait fort bien que chez Jean-Paul tout était gratos. Convergence d'intérêt donc, au détriment du con-tribuable. Mais Jean-Paul avait aussi la fâcheuse manie de jouer avec ses patients. De les mettre sur le gril. Et là n'était pas son moindre défaut.

Je regardais Jean-Paul avec un œil interrogateur.

- Bon, fit-il, effectivement il y a quelque chose. Un petit truc, un tout petit kyste, je l'ai senti, à peine, à peine, à peine, ajouta-t-il comme s'il fredonnait.

- Ah bon ?

J'eus de la peine à déglutir et mon estomac se noua violemment. Jean-Paul ferma un œil et s'écarta de son bureau en glissant dans son fauteuil à roulette. Il précisa.

- Oui, on va voir, on sait jamais, on va faire une biopsie, pour en avoir le cœur net.

- Une biopsie ? Pourquoi ? C'est un cancer ?

- Oup, là je t'arrête de suite Charlie. Je t'arrête de suite. Primo, au jour d'aujourd'hui 50% des cancers se soignent et deuzio rien ne dit que c'est un cancer. C'est peut-être un lipome, un nodule, une induration ou je ne sais quoi d'autre.

- Un lipome ?

Il ne me répondit pas et enchaîna.

- Ton IMC est limite. Ça tu le sais, tu t'es déjà vu dans la glace, je suppose. Oui, tu es un peu gros, un peu gras.

Venant d'un rondouillard de son espèce j'aurais pu esquisser un sourire narquois. Mais non.

- Oui, oui, je sais, ça, je sais.

- Après, j'ai aussi senti une bricole dans ton tube digestif, un je-ne-sais-quoi qui coince quelque part entre l'œsophage et le rectum.

- Tu as senti ? Senti ou vu ?

- Pas exactement vu, tu sais la clinique ça reste toujours un art de l'interprétation, c'est subtil. Les symptômes parfois sont ambivalents, tantôt ça, tantôt ça.

Je commençais à baisser ma tête dans les épaules, à me rapetisser, comme font les navigateurs par gros temps qui réduisent la voilure pour encaisser grains sur grains. Inépuisable, Jean-Paul reprit sa triste litanie.

- Après...Il semblait hésiter. Après y'a ton sexe.

Il me regarda bizarrement, en se pinçant les lèvres comme pour contenir un rire qu'il transforma habilement en un soupir légèrement convulsé.

- Tu as ce qu'on appelle un pénis pendulaire.

- Un quoi ?

- Un pénis pendulaire. Tu vois ce que je veux dire non ? C'est un relâchement cutané du scrotum. Et donc ça bouge, ça se balance, comme un pendule. C'est très fréquent à nos âges. C'est tout simplement le résultat de la gravité et du ramollissement des tissus.

- Et alors ? C'est grave ?

- Oui, ça pourrait l'être, ça pourrait provoquer une torsion des testicules. Plus exactement le testicule tourne autour de son pédicule, ce qui bloque l'irrigation sanguine. Tu as six heures pour éviter la nécrose. C'est une urgence chirurgicale absolue.

J'étais abasourdi.

- Par ailleurs ça pourrait compromettre ta fertilité.

Il se mit à tapoter son stylo nerveusement en me regardant. Une grosse mèche épaisse, poivre et sel, descendait légèrement sur son visage bouffi. Il respirait bruyamment avec des naseaux grands ouverts.

- J'ai mesuré, chez toi c'est conséquent.

- Conséquent ?

- Je te rassure, maintenant ça s'opère très bien, on appelle ça un lifting des testicules tout simplement. C'est comme un lifting normal, ce que les bonnes femmes se font faire partout, le minois, les fesses, le bide, les nichons et j'en passe, eh bien chez toi c'est un lifting du bas. Je te le dis c'est banal, c'est même à la mode. A Hollywood tout le monde se fait faire ça, regarde Clooney. Ils y sont tous passés, toute la clique. Tu les vois sur les plateaux de tournage, sur des scènes chaudes avec tout le matos qui traîne par terre, qui pendouille ? Terminé les Oscars et les

Palmes d'or. De toute façon à Hollywood si t'es pas lifté de quelque part, c'est simple, ils te prennent plus. Je te le dis, c'est banal. Ils te retirent une bande de peau médiane et te suturent les testicules en position haute. Terminé.

« Terminé ». Aussi facilement que tu règles le flotteur de ta chasse d'eau en position haute pour stopper cette fuite bruyante et énervante, pensais-je. L'idée de ce raccourci laconique qu'il voulait infliger à l'organe le plus précieux de mon être, m'était tout simplement inconcevable.

- Ok et question prix ?

- C'est pas donné. C'est au centimètre. 1000€ le centimètre. Toi ça ferait du 8000, à la louche.

- 8000 € ?

Jean-Paul se rapprocha à nouveau de son bureau et se mit à tapoter sur le clavier de l'ordi. Il notait tout en parlant. Et puis comme un quincaillier à son comptoir, il fit l'addition.

- Alors nous disions, une biopsie, une endoscopie, une coloscopie et un lifting. Je te mets aussi un bilan sanguin tant qu'on y est, glycémie, cholestérol, PSA. Qu'est-ce t'en penses ?

- Tous ces examens ? Je dois faire tout ça ?

Jean-Paul se redressa, interrogateur, les sourcils hauts, le front plissé.

- Voyons Charlie, c'est du sérieux ce que je te raconte. C'est pas des balivernes. A nos âges, tu le sais, c'est la ritournelle des exams, des radios, des bilans sanguins, des colos, des scanners, des implants et tutti quanti. Prévention mon grand, prévention.

Il me mitrailla durement de son œil noir comme mon instituteur le faisait quand, du fond de la classe, je balançais

des boules de papier mâché sur le tableau noir. Devant ma perplexité il reprit pour enfoncer le clou.

- Imaginons que ton nodule soit cancéreux, dans six mois t'es plus là mon coco, t'es plié, t'es dans le trou. Fini la belle vie avec ta femme, tes gosses, tes potes du Balto, tes vacances en Corse, tous les plaisirs de la vie. Fini, finito, kaputt.

Apparemment satisfait de sa prestation Jean-Paul se crut autorisé à poursuivre sa leçon de médecine.

- Tu sais Charlie, tu connais la ménopause chez la femme et bien chez nous ça s'appelle l'andropause, et crois-moi, malgré tout ce qu'on raconte, c'est tout aussi dévastateur. Ton métabolisme devient anarchique, délirant. Tout part en sucette. La testostérone, cet élixir de jeunesse qui magnifiait ta puissance sexuelle, s'évapore totalement. Tu deviens un mou, comme un gros matou qu'on a castré. Le poil lisse certes, la mine débonnaire, mais complètement apathique. Tu vois le truc ?

Oui, le truc je l'avais déjà vu devant ma glace à la maison. J'étais en train de me craqueler, de me fissurer. Un subit effet vasoconstricteur prit mon cerveau en tenaille, je sentais que je partais, que j'allais m'évanouir, choir dans la tombe.

M'observant de biais en clignant légèrement, constatant ma défaillance, Jean-Paul se leva, déplaça une chaise et s'assit près de moi. Il adoucit sa voix comme s'il s'adressait à un animal de compagnie.

- Voilà ce que je te propose : pour le gras c'est simple, on se prend pas la tête, à ton âge, à nos âges, c'est normal, un peu de marche de temps en temps, une tisane et ça ira. La biopsie c'est rien. Une piqûre dans l'aine avec une

toute petite anesthésie locale, que dalle. L'endo et la colo pareil tu fais dodo tu sens rien.

- Et le génitoire pendulaire, on en fait quoi ?

- Là c'est toi qui vois. Tu fais, tu fais pas, t'assumes.

« T'assumes, c'est toi qui vois ». Comment cet homme diplômé pouvait soumettre à un tel supplice d'irrésolution, à tant de perplexité et d'incertitude le grand malade que j'étais soudainement devenu ? « 50% des cancers se soignent, un je-ne-sais-quoi entre l'œsophage et le rectum ». Comment survivre à ça ? Même avec du 99% de guérison je ne savais que trop que cette affection maligne allait s'engouffrer dans le 1% comme LE covid sur l'humanité. Moi qui étais venu voir Jean-Paul, sans raison, pour donner simplement un but à ma promenade du samedi j'étais servi.

Je baissais la tête comme un supplicié qui attend la roue sur laquelle il va être cassé, broyé, disloqué.

Jean-Paul essaya un brin de compassion.

- Tu sais Charlie à moment donné, il faut savoir accepter l'évidence. Tu n'as plus vingt ans. OK ? Tu n'as plus quarante ans, ça maintenant il faut l'intégrer. Tant que t'as pas fait le deuil ça ira pas. On peut pas être et avoir été. Moi aussi j'ai fait ma crise. Martine a été patiente, moi aussi je voulais me remettre au sport, bouffer végan, me teindre la tignasse, mais crois-moi tout ça c'est une illusion, tu tiens 15 jours, après tu craques.

Il me regardait tendrement maintenant et poursuivit en se rapprochant de mon visage.

- Je vais te donner un conseil mon Charlie. Je sais que tu bosses encore à la Générale, et tu bosses beaucoup. Prends du recul, trouve-toi des passions, de véritables passions. Dès aujourd'hui. N'attends pas la retraite. La retraite c'est mortel. T'es là comme un con face à toi-même

à regarder ta décrépitude. Non. Trouve-toi un truc gentil, qui te plaise, un truc doux que tu feras avec modération. C'est ça la clé, la modération.

Ce ton me plaisait. Je sentais cette douceur nouvelle me pénétrer. J'étais mieux. Jean-Paul était redevenu le chic type que je connaissais. Il me parlait, il se confiait, il était venu vers moi. Nous avions désormais en commun cette franchise réconfortante des rescapés qui ont connu les mêmes drames. Une symbiose des sentiments s'opérait.

- Tu vois moi, j'ai encore le cabinet, Ok, je fais encore quelques clients, mes patients de toujours, mais surtout j'ai les trains électriques et les timbres. T'as pas vu mon grenier, de la folie, j'y suis toujours fourré. Martine est folle, elle me voit jamais. J'ai fait pratiquement 10 km de voies ferrées sous les combles, 20 gares, 28 locomotives, tout, tout, tout. Des ponts, 15 passages à niveau, je fais les personnages, la police, le boulanger, tout, tout, tout. Je peux faire rouler 6 trains en même temps sur trois niveaux. Là, actuellement, je fais des buissons que je vais planter autour des WC municipaux. J'ai fini les vaches. Et je te parle pas des timbres, ma série complète sur les scarabées. Et je dis bien, complète, de tous les pays du monde.

Des buissons, des vaches et des scarabées, oui, c'était certainement ça la solution. Jean-Paul avait raison. S'accepter comme on est, se laisser vieillir doucement sans heurt, sans opposition, accepter dans la joie et la sérénité la loi de la gravité, le pendulaire et cette tumeur qui allait bientôt se généraliser. J'entendais de plus en plus le ricanement de cette tombe grande ouverte sous moi qui me souriait avec ses yeux ensorceleurs.

Tout en parlant, Jean-Paul s'était levé et s'approchait de sa table d'examen. Il prit quelque chose dans le tiroir du meuble. Il se retourna et agita ses mains gantées de latex.

- Le toucher rectal pour la prostate, on se le fait ?

- Une autre fois Jean-Paul, je tendis la liste des courses en signe de renoncement. Non une autre fois, dis-je à nouveau d'une petite voix fluette.

Il me tapa sur l'épaule et me donna l'ordonnance.

- On se revoit dès que tu as les examens.

Tout ce que je savais en sortant du cabinet de Jean-Paul c'est qu'il me restait à peine six mois à vivre.

Sur le chemin du retour je n'arrêtais pas de me tâter l'entre-cuisse au travers de la poche du pantalon. Je ne sentais toujours pas cette maudite grosseur.

- Alors chéri, qu'est-ce qu'il t'a dit Jean-Paul ?

- Rien, rien, rien de grave. Des vitamines et de la tisane.

- Ah très bien, tu vois je te l'avais dit on se fait des idées souvent, mais la réalité est beaucoup plus sympa qu'on le croit.

Oui, en effet les réalités de Jean-Paul étaient sympas.

- Au fait tu n'aurais pas 8000€ sur ton livret A ? rétorquais-je innocemment.

- Pour quoi faire ?

- On pourrait s'acheter une petite voiture électrique.

- Mais j'ai déjà ma Mini.

- Non, ça serait pour moi, pour sortir des énergies fossiles. Et aussi profiter de la prime du gouvernement.

- Eh bien...oui, écoute, on en reparle...j'avais mis ça de côté pour les enfants, mais une voiture électrique, oui, pourquoi pas.

En haut, dans la salle de bain, je repris mes palpations. Une tumeur, aussi petite soit-elle, ça se remarque. J'essayais d'enfoncer mes doigts mais mon pendulaire me gênait. Je voulais l'attacher contre la cuisse avec un élastique. Sur une étagère Grâce avait rangé tous ses produits de beauté, ses lotions, ses crèmes, ses rouges à lèvres. Dans une petite boîte en carton elle avait mis ses bandeaux, chouchous, barrettes et autres élastiques qui formaient une grosse pelote. Je pris le premier bout qui dépassait et tirai dessus. C'est une sorte

de collier qui vint avec son pendentif. La forme du pendentif m'intrigua. Je le fixai longuement et finis par y voir la tête réduite et momifiée du petit chat du grenier. Oui, j'avais en face de moi la tête minuscule de ce petit chat adorable qu'une voisine nous avait donné, il y a quelques années déjà, et qui avait disparu un beau jour sans crier gare. Horrifié, je laissais tomber le collier. Je le poussais doucement du pied pour voir s'il n'allait pas réagir, si l'esprit qu'il contenait n'allait pas fondre sur moi et m'égorger. Je pris rapidement un mouchoir en papier, le ramassai d'un geste vif et le remis au plus profond de la pelote. J'en avais des sueurs froides qui perlaient sur le front. Mon pendulaire s'amusait entre mes cuisses mais je n'étais plus d'humeur à badinage.

Grâce tricotait les yeux sur sa tablette. Je pris ma bière, me posai sur le tabouret de la cuisine et me mis à la dévisager.

Ma femme se mettait ce truc autour du cou ? Ma femme se mettait ce truc autour du cou ? Je tirais goulûment sur ma bière comme un assoiffé. Je répétais dans ma tête, ma femme, ma propre femme, Grâce ma propre femme, ma femme qui fut pendant plus de 35 ans documentaliste au collège des Charmilles, qui tricotait tous les après-midis et tous les soirs, se mettait la tête momifiée de ce chaton autour du cou ? Non. Non.

Je ne pus m'empêcher.

- Tu te rappelles le petit chat de Madame Lambert ?

Elle leva la tête et me répondit le plus naturellement du monde avec sa voix calme et douce.

- Oh oui que je m'en rappelle. Qu'est-ce qu'il était beau. Qu'est-ce qu'il était mignon. Trop mignon.

« Trop mignon ». Mes yeux la transperçaient. Une sorcière ? Ma femme avait : un, attrapé ce chaton ; deux, l'avait tué – comment l'avait-elle tué d'ailleurs ? - ; trois, lui avait coupé la tête ; et quatre, avait balancé son petit corps dans le grenier. Et le plus atroce : la réduction de tête. J'imaginai ma femme dans la cuisine enlever un à un tous les os du crâne de cet adorable petit chat, le rembourrer avec du coton, recoudre la peau sans abîmer son pelage, ses oreilles, sa petite frimousse, ses belles moustaches fines et en guise d'yeux lui mettre deux petites perles vertes fendues de noir. Ensuite, elle avait dû sécher le tout avec son sèche-cheveux. Elle avait fait tout ça chez nous méticuleusement, méthodiquement, ici, à la maison, sous mon toit. De la pure sauvagerie. Car ce sont bien les sauvages d'Amérique du Sud qui font ça, qui réduisent les têtes des Blancs féroce­ment assassinés.

Charlie Champlain décapsula une autre bière. Il n'osait plus regarder sa femme. Il ne l'avait jamais vue porter ce pendentif. Comment aurait-elle pu aller à son association avec ce talisman, cette amulette effroyable ? Il savait que tous les après-midis Grâce allait à son association « Les Pénélopes ». Il l'avait accompagnée une fois, elle y retrouvait certaines de ces anciennes collègues retraitées et aussi quelques voisines. Commé­rage, tricotage, papotage et bonnes œuvres autour d'un cake aux fruits confits et d'une tasse de thé. Les Pénélopes détricotaient les chandails de ces mamies décédées de la résidence Les Chrysanthèmes pour les retricoter en layette pour bébé. Du cercueil au berceau avec ce même fil de laine peluchée qui allait désormais emmailloter les gazouillis de tous ces poupons joufflus. Une belle idée louable et généreuse. Non Grâce Champlain

n'avait pu faire une telle chose. Ça ne lui ressemblait pas. Pas du tout.

Les yeux de Charlie s'embaient. Les bières se suivaient, il en avait besoin. Il avait besoin de s'éloigner du monde, de cette réalité acérée et mordante qui l'irritait insidieusement comme des piqûres d'orties sur tout le corps. Ce corps qui le dépitait, ce pendulaire qui le narguait, cette fausse vraie tumeur et sa femme qu'il voyait maintenant sous les traits d'une nécromancienne enturbannée et maléfique. Il sentait l'amertume de la bière s'adoucir, céder la place à une forme d'ébriété lénifiante et apaisante, presque joyeuse. Il en reprit une, puis une autre, une autre encore. Il commençait lui aussi à gazouiller. Il sentait la réalité se retourner complètement dans sa tête. Sens dessus dessous. Elle avait des allures aguichantes, coquines, troublantes. Il se voyait danser à poil sur une plage devant des vahinés qui l'enlaçaient furieusement de leurs regards lascifs et sensuels. Il affichait fièrement ses attributs qu'il offrait à ces divinités pulpeuses, à la peau dorée, drapées dans leur paréo, couronnées de fleurs de tiaré. Une d'elles déposa sur le bout de sa verge un baiser soyeux et léger comme un pétale de rose. Les senteurs d'ylang ylang, de santal et de jasmin saturaient l'air chaud et moite. Plus loin, sur la plage, il voyait Jean-Paul prisonnier des flammes d'un énorme bûcher sous les incantations mortifères de Grâce qui tendait vers lui ses aiguilles à tricoter.

Un petit rot s'échappa furtivement de sa bouche mousseuse. Il ricanait seul dans son monde exotique et magique.

- Qu'est-ce qui te prend chéri de boire tant ?
- Ta gueule, vociféra-t-il, sèchement.

Charlie Champlain venait de mordre. Il se rebiffait comme un chien paisiblement endormi dont on piétine la queue. Sa femme Grâce avait eu le tort de le ramener sur Terre. Cette Terre qu'il ne chérissait plus. Cette Terre qu'il détestait.

Grâce fut saisie, interloquée, médusée. Elle se figea dans un silence lourd.

Devant l'air ahuri de sa femme il se reprit et se confondit en excuses.

- Excuse-moi...j'étais ailleurs. Ailleurs, bafouilla-t-il entre deux hoquets. Complètement ailleurs.

Il se leva, prit les bouteilles vides et les emporta.

- Qu'est-ce qu'on mange ce soir ? demanda Charlie en guise de relance.

Le repas fut laborieux. Charlie n'avait plus les moyens de tenir le propos. Il hochait la tête en s'empiffrant de spaghettis. Pour sortir de cette torpeur embarrassante Grâce l'amena sur le week-end qui arrivait.

- Tu te rappelles que les enfants viennent ce week-end Charlie ?

Charlie n'était pas en état de répondre à cette question. Il pensait. Ces deux gendres, l'un Espagnol, l'autre Portugais, lui avaient ravi ses deux filles chéries Claire et Sophie. Ces deux énergumènes avaient reconditionné radicalement ces demoiselles. Ils les avaient radicalisées. Le premier, Sancho, avait converti Claire à la corrida sur un air flamenco et le second, Martinho, avait fait mijoter Sophie dans le bacalhau sur un air de fado. D'un côté le taureau, les banderilles, l'estocade et les castagnettes, de l'autre la morue, les patates et les plaintes déchirantes de ces voix d'outre-tombe.

Charlie était stupéfait de la rapidité avec laquelle ses filles avaient été siphonnées par ces deux Hidalgos. Elles avaient relégué leur belle culture familiale, leurs nobles principes et leurs excellentes valeurs pour sombrer dans cet héritage moyenâgeux, puant, bruyant et barbare d'anciens conquistadors désargentés. Tout cela au nom de l'amour. L'amour ? Charlie haïssait ce vocable malfaisant qui avait fait de ses filles des êtres serviles, privées de bon sens, complètement vouées au culte de ces gourous fiers et prétentieux. Il envisageait de qualifier leur manigance de délit de séduction assorti de harcèlement culturel. Le verdict du tribunal ne tarderait pas à s'abattre sur ces scélérats. Tôt ou tard. Charlie savait qu'il ne lâcherait pas l'affaire.

Comble du mépris et de l'affront ces quatre tourtereaux parlaient entre eux un charabia incompréhensible. Le français était englouti dans un créole latino bigarré qui enchevêtrait sans complexes les sonorités en O et en A dans des chuintements et des sifflements bruyants et rauques. Charlie y cherchait vainement son espagnol du collège, ou quelques bribes d'un lointain latin. Mais rien, rien qui ne pût lui permettre d'accéder à quelques échanges ou à un début de conversation. Dépité, il se tournait vers sa femme qui ne semblait pas s'offusquer outre mesure de ce bannissement. Bien au contraire. Elle était heureuse de voir ses filles et ses gendres glousser, frapper des mains, hurler, jouer des castagnettes tout en maltraitant une guitare. Contre mauvaise fortune bon cœur, tel un desperado andalou, Charlie finissait par se laisser aller lui aussi à danser son flamenco. Il tapait fort sur ses talons et hurlait ses olés, olés, olés, comme un matamore hystérique. Les bras hauts, agitant sa cape rouge, il devenait le torero qui porte le coup de grâce à la bête à cornes. Il finissait fourbu et complètement ulcéré par cette mise en scène grotesque.

Grâce mettait toujours un point d'honneur à recevoir ses gendres avec les meilleurs égards. Elle mettait les petits plats dans les grands et leur concoctait systématiquement leur spécialité culinaire. Pour Sancho c'était un pot-au-feu taurin, plutôt bovin à vrai dire. Car si les oreilles et la queue du taureau étaient la récompense ultime d'une corrida réussie, en termes gastronomiques Grâce devait se rabattre sur des abats moins prestigieux. Elle s'en tenait aux joues et à la queue d'un simple bœuf, subterfuge, que l'Espagnol ne remarquait même pas. Il finissait inévitablement son assiette par cette formule : « me encata mucho la carne del toro ». Charlie ne comprenait pas du tout cette phrase obscure alors que sa fille Claire, troublée d'admiration, reprenait après son mari : « a mi tambien ». Pour Martinho Grâce dessalait la veille la morue et la servait comme il se doit avec des pommes de terre bouillies. Ce régime, il fallait s'en douter, ne plaisait guère à Charlie. Il mastiquait longuement ces chairs gélatineuses et filandreuses au goût incertain. Même la morue finissait dans sa bouche en une pelote spongieuse et salée qui roulait indéfiniment entre ses dents. Il ruminait à longueur de repas avant de déglutir péniblement.

Le plus affligeant pour Charlie était d'envisager sa descendance. Comment un Sancho et un Martinho n'allaient-ils pas entraver ce trésor génétique qu'il avait confié à ses deux filles avec un succès remarquable ? Claire et Sophie étaient belles et avaient réussi de brillantes études. Elles portaient en elles ce capital prometteur des générations futures. Mais, physiquement et intellectuellement, Sancho et Martinho ne faisaient pas l'affaire. Ils allaient certainement altérer et contaminer cette source pure. Sancho était court sur patte, rondelet, sans cou, les bras étriqués, les cuisses en jambonneau. Quant à Martinho, guère plus haut, il était légèrement vrillé, les épaules basses et l'entre-jambe arquée.

Ils avaient tous les deux la même face revêche et âpre écrasée par une petite gerbe de crins noirs. L'œil était terne, sans malice. Sur les joues, laissés à l'abandon, quelques poils essayaient de faire barbiche. Deux êtres à la dérive, déjà consumés par la bêtise et l'inutilité. L'amour rend aveugle. Là était tout le problème pour Charlie.

Charlie Champlain ne se réjouissait pas. Le week-end à venir s'annonçait. Il se resservit une belle assiette de spaghettis. La seule petite lumière qui lui vint était sa belle-fille Anne.

- François et Anne seront là aussi ? demanda-t-il à sa femme.

Grâce hocha la tête de haut en bas pour acquiescer.

Anne, la femme de François, son fils, avait des tournures plutôt plaisantes. Tournures d'esprit aussi. Alors que son fils n'avait aucun humour, elle en avait à revendre. Il leur arrivait de passer le repas entier à se tordre de rire sans raisons apparentes au grand dam de tous les autres qui restaient définitivement exclus de toutes ces esclaffades et joyeusetés. Cette complicité agaçait son fils François qui se chargeait régulièrement de dire : « on aimerait bien comprendre ». Mais, la plupart du temps, il n'y avait rien à comprendre, rien en tout cas qui pût être exprimé publiquement. Car Charlie et Anne se riaient copieusement de tous, des deux ibères et leur Conchita, sans oublier François et sa mère complètement corsetés dans leur pruderie mesquine.

Cette complicité qu'il avait avec sa belle-fille devenait parfois troublante. Les traits charmants et charmeurs d'Anne, ainsi que ses traits d'esprit, avaient sur lui un effet

captivant. Leurs éclats de rire et leur connivence les rapprochaient tellement que toutes les barrières du statut et de l'âge semblaient disparaître. Charlie ne voyait plus en Anne sa belle-fille mais une belle fille avec qui il avait plus que des affinités. Il retrouvait en elle ses vingt ans. Ils avaient tous les deux vingt ans et pouvaient certainement s'aimer librement en toute quiétude. La communion des sourires, des rires et des fous rires ne pouvait être que le préliminaire à la communion des corps. Il sentait parfois cette envie irrépressible de la prendre dans ses bras, de la caresser, de l'embrasser goulûment et de la tripoter. Il était sûr qu'Anne ressentait la même chose car il voyait dans ses yeux qu'elle donnait toutes les permissions.

A l'apéro, elle n'hésitait pas à s'asseoir à côté de lui sur le canapé. Elle le serrait, lui tapotait la cuisse et, tout en regardant les latinos faire leurs trémolos, comme un clin d'œil entre deux larrons, elle levait sa main qu'il s'empressait de claquer bruyamment. Enfin, pour singer à nouveau les hispaniques, Charlie se levait, saisissait la main d'Anne et l'embarquait dans un paso doble martial et sensuel où ils ne se quittaient plus des yeux. Selon la tradition lui était le torero, elle la muleta, ce bout de chiffon rouge. Charlie sortait de cette agitation complètement émoussillé.

Son fils François, fin scrutateur, n'était pas dupe de ce jeu pervers. Il jetait sur son père un regard tueur comme pour extorquer cet aveu inavouable. D'ailleurs, il arrivait parfois qu'en plein repas, après leur énième fou-rire et au comble de l'énervement, il se lève subitement et dise à sa femme : « bon Anne, ça a assez duré ce petit jeu, on rentre à la maison ».

Tout le monde se regardait interloqué. Personne autour ne comprenait. Les latinos cessaient subitement de jacasser. Les fourchettes se figeaient dans ce mélange de gélatine rouge et de morue flasque et un silence de cathédrale s'abattait brutalement sur cette belle table endimanchée.

Grâce, qui n'avait pas tout saisi de ce qui se tramait, essayait de récupérer tant bien que mal la situation. Elle se levait immédiatement et ramenait de la cuisine un superbe gâteau au chocolat. Pour ne pas froisser sa mère François finissait par se rasseoir. Mais le gâteau n'y suffisait, la fin du repas était une soupe à la grimace. L'ambiance était définitivement plombée. L'écho sourd d'un fado, sorti de nulle part, semblait toucher les convives qui sombraient dans une sorte de mélancolie profonde et sombre. Charlie ne supportait pas cette déconfiture. Il sentait monter en lui une réaction viscérale et profondément instinctive. Comme pour conjurer le sort, il laissait sortir de son poitrail un ultime éclat de rire compulsif et tonitruant, qui aurait pu passer pour une libération, une réconciliation. Mais non. Tous le regardaient comme un zombie. Une fois de plus Charlie Champlain se trouvait face à l'incompréhension d'un monde incompréhensible.

Dans la tête de Charlie le raisonnement était le suivant : puisque ces deux crétins m'ont volé mes filles adorées, je m'octroie ma bru. Une sorte de troc. Un troc légitime en fin de compte. Il n'y avait rien à redire d'autant qu'il y perdait, il n'en récupérait qu'une. Et si on ne pouvait plus rire de rien, de quoi pouvions nous encore rire ici-bas ? C'était la question qu'il se posait à chaque fin de week-end quand il voyait tous ses enfants et leur concubin s'éloigner à petits pas dans l'allée gazonnée. Grâce était sur le trottoir et agitait sa main en guise d'un au revoir.

Charlie Champlain regardait sa femme. Le repas se finissait. Il croqua sa pomme acidulée en regardant par la fenêtre. En contre-jour la rangée de peupliers se dressait comme une grille noire qui avait mis le soleil rougeoyant en prison. De l'autre côté de la clôture Michel lançait un bout de bois à son chien qui inlassablement le lui rapportait en remuant la queue. Son chien s'appelait moustik.

Il avait l'intention de bien se tenir durant le week-end. Mais il savait aussi que Anne allait le déstabiliser à nouveau, le provoquer. Et il aimait trop ça. En se levant il ne put s'empêcher de farfouiller au fond de sa poche. Il cherchait cette tumeur qui s'était installée en lui définitivement. A quelques centimètres dessous son pendulaire semblait s'être assagi. Il se vautra sur le canapé et alluma la télé. Grâce avait repris son tricot, elle mit ses écouteurs, ouvrit sa tablette et replongea dans sa série romantique à l'eau de rose. Oui, ils faisaient écran à part.

Richard me regardait lourdement. Il mâchonnait son stylo nerveusement et pianotait sur son ordi portable. Autour du bureau ovale tout le staff était là. Je présentais l'ultime diapo de mon power point sur le dernier né de nos bureaux d'étude : le UCLBS 007, pour ultra-compact-lavatory-bowl-system, système de cuvette ultra-compact. C'était la cuvette WC dernière génération de la Générale de Sanitaire SA. Un appareil ultra-sophistiqué, multi-fonction avec télécommande. Du très haut de gamme.

Richard était le boss. Il avait la cinquantaine racée. Tous les matins il se levait à cinq heures et attaquait par un footing détox. Un vrai boss à l'américaine, made in Silicon Valley. Il avait recyclé la vieille quincaillerie paternelle en une start-up challenge et shark-toothing (dents de requin). Un tout nouveau départ. Open Space et cool attitude.

Regardant les collègues Richard s'impatientait. Pour sortir de l'image machiste et paternaliste de la vieille entreprise familiale il avait instauré la parité. Plus que ça, il avait inversé l'échelle des salaires au profit des femmes.

Ma présentation s'achevait. J'attendais le verdict de mes collègues. Richard donna d'abord la parole aux femmes.

Samantha. La trentaine finissante, sûre d'elle, décolleté abyssal, micro-jupe, talon très haut. Si la beauté était fiscalisée, elle n'aurait plus rien à se mettre. C'est elle qui avait le plus gros salaire de la boîte, plus de 120 K annuel. Du bout de ses lèvres pulpeuses et impatientes elle prit la parole.

-Tu n'es pas clair dans les options Charlie. Je pense qu'il y a l'essentiel...puis...l'accessoire. Tu vois ce que je veux dire ?

Le boss leva le menton vers Pamela. Pamela était l'assistante de Samantha. Elle en était le clone, beaucoup plus dévergondée mais jamais vulgaire.

- Moi c'est l'animation 3D qui me gêne. 007 tourne certes. Ok, il tourne, mais je pense qu'il devrait tourner dans l'autre sens. Et puis tu devrais changer l'axe et la prise de vue. En contre plongée ce serait mieux. Là tu l'écrases. Et les couleurs aussi, c'est trop métal pour moi, ça manque de chaleur, de pamper, de chouchoutage. Il faudrait aussi plus de spatial, genre Star War, le Réveil de la force. Je sais pas si tu vois ?

Endora, la DRH. Après plusieurs années de pornfood elle s'était rangée au véganisme. Elle se goinfrait de cresson.

- Ce qui vraiment te dessert Charlie, si je peux me permettre, c'est ton élocution, ça manque de rythme, de scansion, d'énergie. Et toi qui pilote les commerciaux et le service après-vente, face à la concurrence, j'ai peur que ça nous affaiblisse. Que la boîte en pâtisse. Tu vois où je veux en venir...

Ensuite ce fut Marc le chef infographiste. Une sorte de geek troublant, aérien et impénétrable comme l'art non figuratif. Visiblement il draguait Pamela.

- Oui, je partage ce que vient de dire Pamela. Charlie tu n'as pas su exploiter tout le potentiel de la charte graphique. Dommage. C'est très pénalisant pour le produit. Très.

Bertrand, l'ingénieur en chef. Redouté parce que redoutable. Propret, cravaté, barbe de trois jours impeccable. L'œil métallique, pas sympathique au premier abord. Ni au second d'ailleurs. Richard l'avait débauché de l'aéronautique, spécialisé dans les missiles pour avions de chasse. Autant dire.